

Entre édition, traduction et interprétation de l'inachevé
Problèmes rencontrés lors de l'édition de
« La structure fondamentale du langage » de Hjelmslev

Sémir Badir

Éditer les manuscrits de Hjelmslev soulève des difficultés d'ordre génétique. Certaines sont inhérentes à toute édition de manuscrits ; d'autres relèvent des particularités liées aux productions d'écrits en sciences du langage ; et d'autres encore peuvent sans doute être tenues pour spécifiques aux manuscrits de Hjelmslev. Nous chercherons dans cet article à sérier et, dans la mesure du possible, à analyser les problèmes rencontrés par les éditeurs lors de l'édition de « La structure fondamentale du langage ».

Sous ce titre, l'éditeur français a édité le texte de trois conférences que Hjelmslev a tenues à l'Université de Londres, les 3, 4 et 6 février 1947, sous l'intitulé général « Structural Analysis of Language » (fig. 1). Le texte garde la mémoire de sa prononciation au travers de sa division en trois parties, quoique Hjelmslev semble avoir manqué de temps durant ses conférences pour suivre le déroulement prévu. Le dossier génétique consiste en notes préparatoires ainsi qu'en un tapuscrit de cinquante-neuf pages que Hjelmslev avait préparé dès 1949 pour publication à la demande de la Société savante de Lund, mais qu'il n'a pas achevé et qui est dès lors resté inédit de son vivant. Ces documents sont actuellement conservés aux Archives de la Bibliothèque royale de Copenhague sous la cote 101, 37/46. La traduction française est la première édition de ce texte, publié en 1968 à la suite des *Prolégomènes à une théorie du langage*¹. Une édition dans la langue originale, en anglais, a suivi en 1973 (dans le recueil *Essais linguistiques II*).

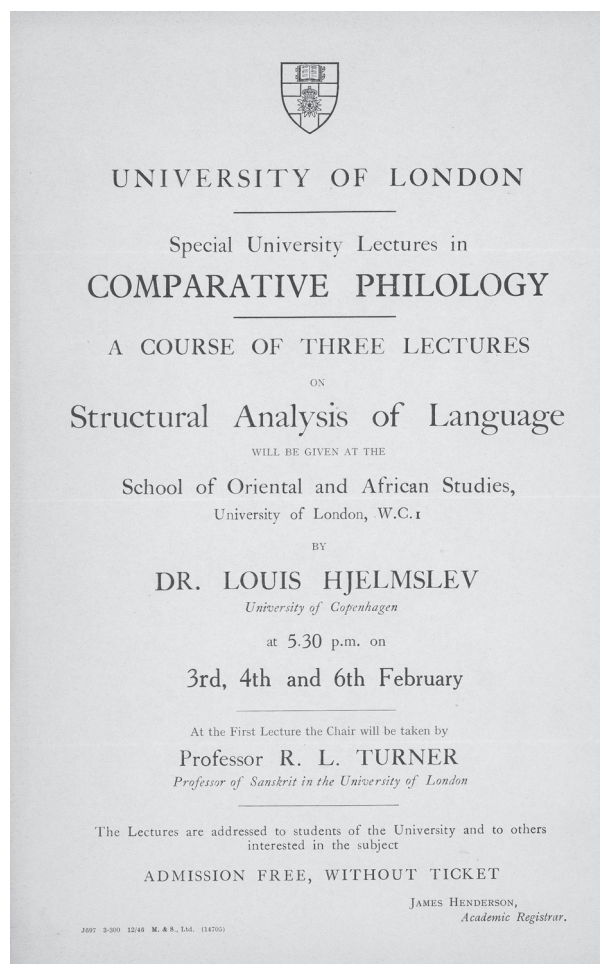


Fig. 1 : Annonce des conférences de Londres
 (Bibliothèque royale de Copenhague, 1992/3, Kps. 101, 37/46)

1. Les citations renverront à la pagination de l'édition revue de 1971, désormais seule disponible (voir bibliographie en fin d'article). Les références seront données sous la forme « *Struct.*, p. x ».

La première difficulté à laquelle les éditeurs ont été confrontés tient au caractère inachevé du texte. La mise au net du tapuscrit s'arrête brusquement au milieu de la troisième partie. Les trois pages et demie ajoutées par la traductrice de l'édition française comme par l'éditeur du texte anglais proviennent des notes préparatoires des conférences, sans que ces pages en constituent une transcription complète. L'exposé, jusque-là très construit, avec tous les appesantissements nécessaires à une initiation, manque alors en effet de cohérence et a incité les éditeurs à proposer une reconstruction à peu près lisible. Quant aux notes préparatoires, elles témoignent d'une stratification de l'écriture. En ce qui concerne les deux premières parties, comme le tapuscrit les fait tenir pour achevées (provisoirement achevées), aucune note antérieure n'a été conservée. Pour la troisième partie, en revanche, l'archive enregistre trois strates : une première version manuscrite non entièrement rédigée (la phase dite des « notes préparatoires »), une deuxième version manuscrite rédigée (mise au propre avant la dactylographie), enfin une première version tapuscrite. Il faut noter que, même avant l'interruption de la troisième partie, la mise au net tapuscrite supporte un nombre important de ratures et d'annotations qui laissent supposer des relectures multiples, effectuées selon des visées différentes. Elle comprend en outre un espace laissé vide, signalant dans la troisième partie un passage particulièrement délicat à rédiger. Ce passage concerne l'exposition d'un point d'analyse : après avoir modifié un premier point de l'analyse concernant les feux de signalisation, Hjelmslev semble en peine pour rédiger en conséquence le deuxième point. Les éditeurs se sont dès lors trouvés devant le choix, pour ce passage, ou bien de reprendre une version antérieure, ou bien de laisser un espace blanc, ou bien encore de corriger la rédaction en proposant des modifications d'analyse. Nous verrons plus loin, quand nous détaillerons l'analyse de cet exemple, combien ces options engagent la cohérence de l'argumentation et connaissent même des répercussions sur la théorie.

Une deuxième difficulté résulte du caractère inchoatif du texte. Les conférences s'inscrivent dans un réseau textuel – inédit, et parfois non conservé – dont elles ne sont pas aisément détachables. Au moins deux autres textes méritent d'être mentionnés. Le premier représente un cycle de conférences donné à l'Université de Aarhus en octobre 1945² ; il sert d'esquisse pour « La structure

fondamentale du langage », comme en témoignent les premiers plans établis pour les conférences de Londres. Sur deux feuillets libres (écrits aux versos de pages d'un ouvrage imprimé), Hjelmslev dresse le plan de ses conférences, avec un titre général : « Structural Analysis of Language » ; trois sous-titres : « I Basic Structure. II External Structure. III Internal Structure » ; et divers titres donnés à des articulations inférieures. On suppose naturellement que les sous-titres correspondent aux trois conférences à donner. Pour les sous-titres II et III, il est noté :

II = Aarhus I 5, 6, 8 + II.

III = Aarhus III ÷ skrifn

Cette note laisse ainsi entendre des équivalences d'un cycle de conférences à l'autre. Il est permis de penser que ces équivalences se sont accompagnées de reprises d'un texte à l'autre. Ainsi est-il plausible que ce soit selon le texte écrit pour Aarhus que Hjelmslev a d'abord cherché à présenter les feux de signalisation comme une suite de feux rouge, orange et vert, ainsi qu'en témoignent les premières versions manuscrites. Ce n'est que dans un second temps qu'il s'est rendu compte que le feu orange, en Angleterre ainsi d'ailleurs qu'au Danemark, quand il précède le feu vert, est concomitant au feu rouge.

Le second texte à mentionner est quant à lui postérieur au cycle de conférences de Londres. En 1951, Hjelmslev est à nouveau invité à donner un cycle de conférences, cette fois à l'Université d'Édimbourg. Aucune trace textuelle n'est conservée de ces conférences dans le fonds d'archives. Hjelmslev écrit à son hôte H. J. Uldall, avec lequel il a collaboré très intimement sur le projet de la glossématique, qu'il entend y reprendre la matière des conférences londoniennes. Peut-on supposer qu'il en a repris aussi le texte ? Un type de marques sur le tapuscrit le donne à penser. On remarque en effet, courant en marge d'un grand nombre de paragraphes, des doubles lignes de soulignement. Ces soulignements peuvent avoir servi à pointer les paragraphes que Hjelmslev entendait prononcer lors des conférences d'Édimbourg. Toutefois, comme le texte de Londres n'est pas achevé, le doute subsiste. À tout le moins, celui-ci ne pouvait pas constituer un support entièrement suffisant.

2. Ce texte manque au dossier d'archive, où ne sont conservées que des notes préparatoires (139, 11/44).

Le réseau textuel constitué par les trois cycles de conférences constitue un enjeu génétique : étant donné l'état d'inachèvement du texte, l'éditeur garde la possibilité d'interpréter les problèmes laissés dans le texte en fonction de traces et d'indices laissés par les manuscrits dépendant du même réseau.

Une troisième difficulté consiste dans l'état de conservation des manuscrits. La cote 101, 37/46 relative à notre texte demande à être déchiffrée de la façon suivante : le dossier porte le n° 101 dans l'archive du fonds Hjelmslev ; il a précédemment été catalogué par Hjelmslev, qui tenait un système strict d'archivage de tous ses documents, comme le trente-septième dossier ouvert durant l'année 1946 –1946, et non 1947 –, en raison de la lettre d'invitation, datée du 6 novembre 1946 et reçue le 11, cette dernière indication étant soigneusement notée sur la lettre par Hjelmslev lui-même. Un autre dossier conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague, portant le n° 51, comprend une chemise verte intitulée « 39/46 Rejse til London 1947 » (*Voyage à Londres 1947*), où Hjelmslev a réuni la correspondance entretenue avant, pendant et après le voyage avec des collègues britanniques, ainsi que notes d'hôtel et permis de séjour. Ceci montre jusqu'où va le souci d'archivage de Hjelmslev, en même temps que le démembrement et la réorganisation opérée en 1993, date à laquelle la veuve de Hjelmslev a déposé les archives à la Bibliothèque.

Quatrième difficulté : le caractère globalement réticulaire, inachevé et inédit de l'œuvre de Hjelmslev. Au-delà du statut spécifique de « La structure fondamentale du langage », c'est l'ensemble de l'œuvre de Hjelmslev qui réclame un examen génétique. Durant la Seconde Guerre mondiale, plus largement entre 1937 et 1947, l'activité théorique de Hjelmslev est intense. Cette activité s'est développée sous de nombreuses formes (notes, livres, conférences, projets collectifs, correspondances), et la plupart sont inédites, ou du moins le sont restées de son vivant. À part les *Prolégomènes à une théorie du langage*, publiés en 1943 et annoncés par Hjelmslev comme un ouvrage de vulgarisation à l'adresse d'un public de non linguistes, aucun de ses travaux n'a véritablement un caractère achevé : aucune des multiples conférences, ni aucune des versions courtes de sa théorie, et non plus, ni surtout, le *Sprogteori. Résumé*, œuvre majeure de sa pensée théorique que Francis Whitfield

éditera en 1975, en traduction anglaise. Aussi, pour les problèmes terminologiques et conceptuels que pose « La structure fondamentale du langage », le recours aux textes au caractère théorique plus affirmé ne peut être entièrement assuré. L'interprétation génétique demeure inéluctable.

Nous nous proposons à présent de reprendre ces quatre difficultés à partir d'un point textuel précis, lié à l'exposition d'un exemple.

Mais un mot d'abord sur l'objet général du texte. Dans « La structure fondamentale du langage », Hjelmslev se propose d'introduire à l'analyse linguistique telle qu'il la conçoit. Il emprunte toutefois, pour ce faire, un moyen détourné. L'analyse linguistique n'étant résolument pas facile à produire, il entend ramener sa présentation à la mise en évidence de cinq traits fondamentaux tels qu'ils peuvent être dégagés, en tout cas illustrés, à partir de l'analyse d'objets plus simples que ceux sur lesquels travaillent ordinairement les linguistes. Dans ce choix de présentation, les conceptions théoriques propres à Hjelmslev sont immédiatement engagées : avec un ambitus plus large que celui que l'on reconnaît à la linguistique générale, la théorie du langage selon Hjelmslev admet que l'analyse linguistique s'inscrit dans le cadre général d'analyse des langages, auxquels appartiennent les « langages passe-partout » (*pass-key languages*, comme Hjelmslev désigne dans ces conférences les langages verbaux), objets de prédilection des linguistes. L'analyse linguistique promue par la théorie du langage est ainsi habilitée à être appliquée à trois « exemples » pouvant servir de « modèles simples » (*Struct.*, p. 185) pour l'analyse des langages passe-partout. Ces exemples sont ceux des feux de signalisation, du cadran téléphonique et du carillon de Big Ben. C'est sur un point d'analyse relatif au premier exemple, celui des feux de signalisation, que nous allons nous pencher.

L'analyse des feux de signalisation n'est pas présentée en une seule fois. De fait, les conférences suivent une organisation théorique : elles présentent l'un après l'autre les cinq traits fondamentaux que Hjelmslev accorde au langage – à toute forme de langage. Les exemples sont employés après la présentation de chaque trait et offrent des expositions contrastives, car leur analyse permet de statuer si oui ou non ils constituent un langage. En l'occurrence, il s'avérera que les feux de signalisation ne constituent pas, selon Hjelmslev, un langage. L'analyse de cet exemple, après une présentation sommaire au début de la deuxième

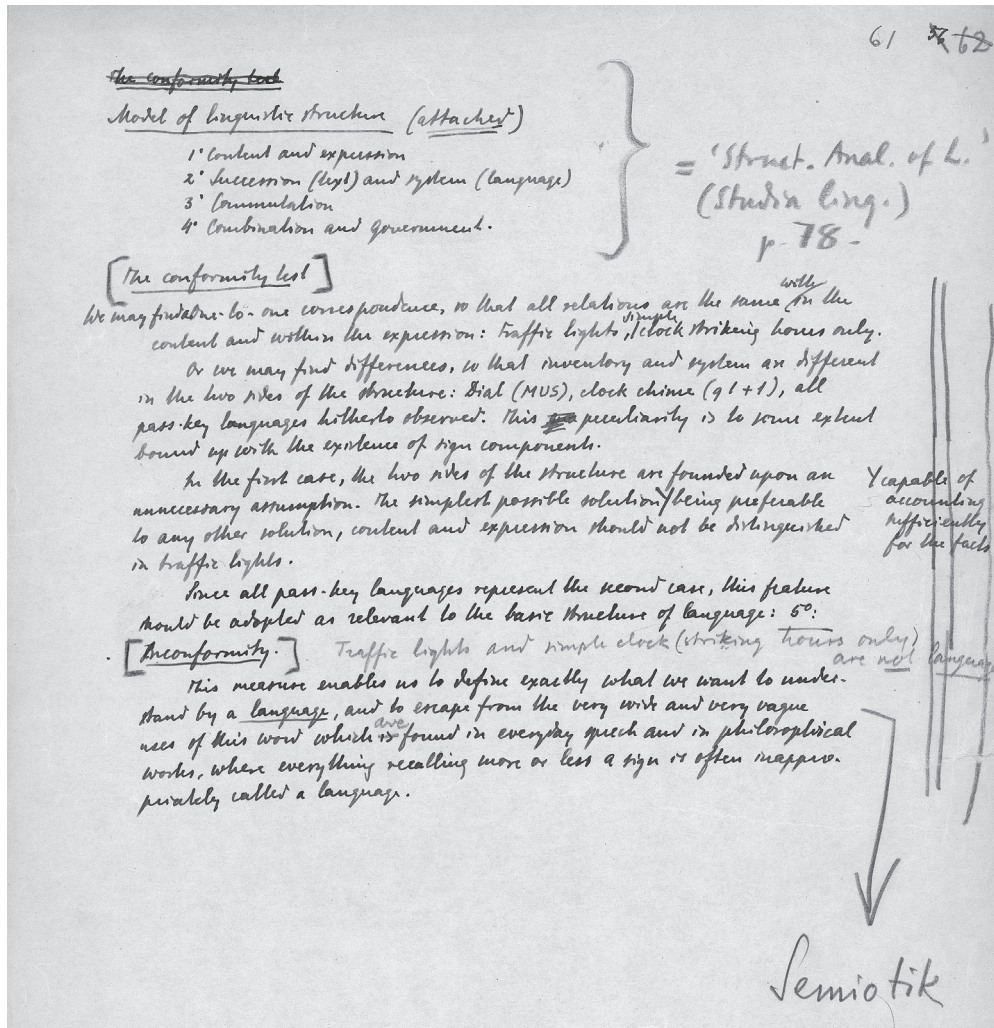


Fig. 2 : Avant-dernière page des notes de conférence (sur le cinquième trait fondamental du langage : son « inconformité ») (Bibliothèque royale de Copenhague, 1992/3, Kps. 101, 37/46)

partie, revient à trois reprises. Une première fois pour illustrer la commutation (troisième trait fondamental du langage), une deuxième fois pour illustrer un phénomène de rection (quatrième trait fondamental) ; quant à la troisième mention, elle appartient à la partie non rédigée, où Hjelmslev, suite à une formulation générale du cinquième trait fondamental du langage (la non-conformité des plans), note, sans autre précision, que les feux de signalisation ne sont pas un langage (fig. 2).

Or la description de cet exemple est philologiquement la moins fiable. On trouve des différences significatives entre l'édition anglaise et l'édition française, et toutes deux diffèrent encore de l'original, si toutefois on admet de prendre en compte les corrections manuelles que Hjelmslev a apportées au tapuscrit. Cela est dû notamment, ainsi

qu'annoncé, au fait que les modifications, substantielles, apportées au premier passage réclament un réaménagement du deuxième et du troisième qui n'est pas facile à réaliser. Or les conclusions théoriques susceptibles d'être tirées de l'analyse des feux de signalisation se révèlent de grande importance pour la théorie du langage. Ce n'est rien moins que la définition même d'un langage, en fonction du trait fondamental de non-conformité des plans, qui se voit déstabilisée et susceptible d'un remodelage.

Dans le premier passage relatif aux feux de signalisation, voici ce que donne à lire la version française publiée (*Struct.*, p. 200, fig. 3) :

Le procès rencontré dans les feux de signalisation s'est révélé à l'analyse, tant dans le contenu que dans l'expression, être seulement la répétition constante d'une unité qui comprend quatre positions. On peut donc la représenter comme suit :

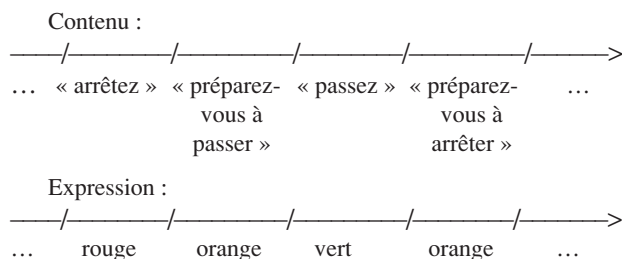


Fig. 3 : Analyse du procès des feux de signalisation dans la version française (*Struct.*, p. 200)

Le texte original anglais ne manifeste pas de différences sensibles avec la traduction française. En revanche, la présentation des schémas offre une variété certaine : omission des barres de scission sur les lignes, omission des points de suspension à droite, ajout d'une numérotation. Surtout, ils font état d'une analyse d'expression différente de la version française (fig. 4).

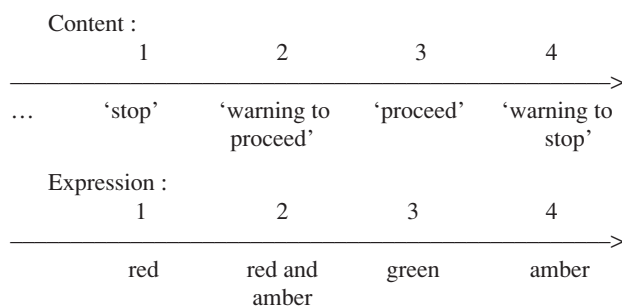


Fig. 4 : Analyse du procès des feux de signalisation dans la version anglaise (*Essais linguistiques II*, p. 132)

La divergence de l'édition anglaise, qui note tantôt *red and amber* tantôt *amber* là où la version française notait deux fois *orange*, est causée par les corrections ajoutées au crayon sur le tapuscrit original, Hjelmslev s'étant avisé, d'une part, que *amber light* est l'expression en usage en Angleterre pour désigner le feu orange (précédemment, il avait écrit *yellow*) et, d'autre part, que le feu suivant le feu rouge est, en Angleterre, un feu simultanément rouge et orange. Sur ce dernier point, la traductrice de la version française a donc choisi de maintenir le premier état du tapuscrit, tandis que l'éditeur de la version anglaise a intégré les corrections. En ce qui concerne la ligne de contenu, la

leçon du tapuscrit est plus équivoque encore, car les ajouts donnent à lire, en danois au-dessus de la ligne, et en anglais en dessous, des versions différentes (fig. 5 et 6).

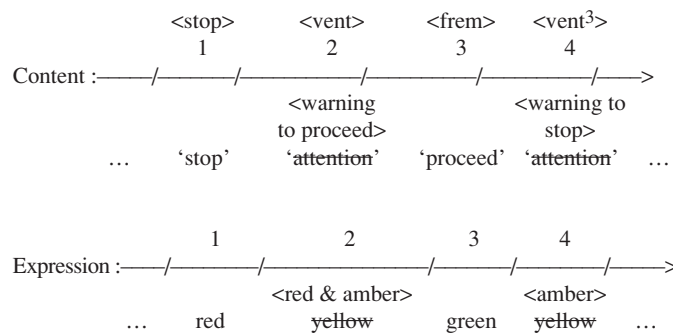


Fig. 5 : Analyse du procès des feux de signalisation dans le tapuscrit (101, 37/46)

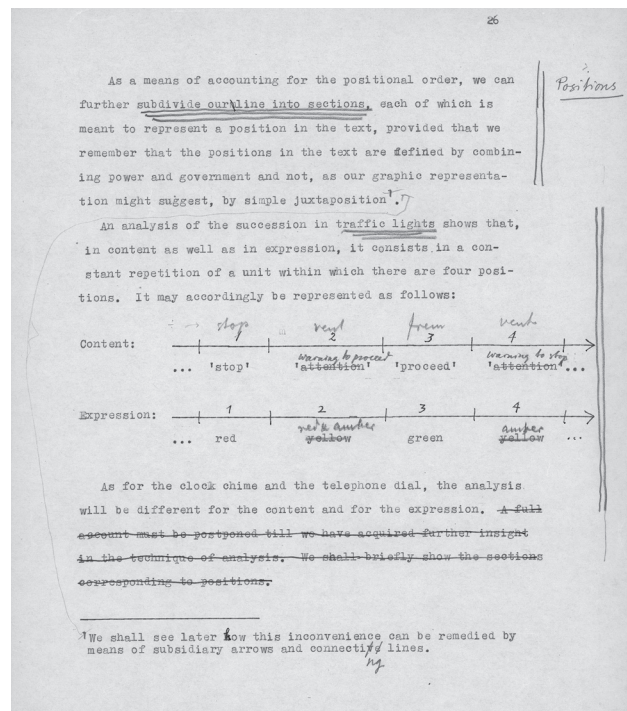


Fig. 6 : Page d'une mise au net préparée en vue d'une publication (inaboutie) (Bibliothèque royale de Copenhague, 1992/3, Kps. 101, 37/46)

3. *Vent* : attendre ; *frem* : avant. Ces prédicats ne sont pas usuels.

Les trois versions – les deux publiées et la version tapuscrite – produisent ainsi des descriptions différentes. La question est de savoir si ces descriptions peuvent dériver d’une seule et même analyse, auquel cas les différences observées ont une moindre portée, ou si elles résultent d’analyses nécessairement distinctes. Dans ce second cas de figure, il faut encore se demander s’il y a une analyse meilleure que les autres, et en raison de quel principe. La question du principe est évidemment celle qui a le plus de portée théorique. Si la théorie du langage forgée par Hjelmslev offrait une méthode d’analyse univoque et exhaustive, elle ne se poserait pas. Mais le fait est que la confrontation aux exemples permet d’éprouver l’applicabilité des préceptes méthodologiques énoncés par la théorie.

Dans cette étude, nous n’en abordons qu’un seul aspect, celui de l’analyse paradigmatique du plan du contenu.

Les différences observées entre les versions française et anglaise sont en partie attribuables aux pratiques descriptives résultant de l’analyse. Par exemple, « préparez-vous à arrêter » et « *warning to stop* » manifestent des interprétations différentes du contenu d’un des éléments dégagés lors de l’analyse du procès. La version française en fait une *injonction*, la version anglaise une *prévention*⁴, mais ces interprétations ont la même valeur vis-à-vis de l’injonction contenue dans l’élément suivant (« arrêtez »). De même, « passer » et « *proceed* » constituent deux interprétations d’un même contenu formel, l’anglais décrivant la norme, le français stipulant l’action attendue au seul lieu du feu sans rien laisser à entendre sur la pratique concernée, généralement admise dans une temporalité plus large (la circulation des voitures).

En revanche, « attention » (ou *vent*, en danois), comme on le trouve dans le tapuscrit, et « *warning to stop* » ne peuvent pas être considérés comme des variables interprétatives d’un même contenu formel. En effet, « attention » peut être manifesté aussi bien avant « *stop* » qu’avant « *proceed* », tandis que « *warning to stop* » ne peut être manifesté qu’avant « *stop* ». L’analyse est donc elle-même divergente : elle conduit dans le premier cas à dégager trois éléments paradigmatiques de contenu, alors qu’il y en a quatre dans le second. L’une des analyses est-

elle donc fautive ? Il n’y a pas de raison propre à la théorie hjelmslévienne qui permette de le penser. Bien que de cette manière on rencontrerait de manière assez improbable les pratiques courantes des feux de signalisation, il reste possible en effet d’interpréter l’orange indépendamment de ses positions syntagmatiques et d’en faire par conséquent le corrélat d’un seul élément de contenu, à savoir un signal général d’attention. Le système de contenu qui en découle ne comporte qu’un seul rang d’analyse (fig. 7) :

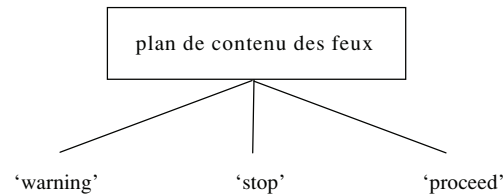


Fig. 7 : Système à un rang du plan de contenu des feux de signalisation

Mais l’analyse s’avère certainement plus adéquate si elle considère que le feu précédant l’orange influe sur l’interprétation de son contenu. Dans ce cas, l’analyse enregistre deux rangs, et non un seul (fig. 8) :

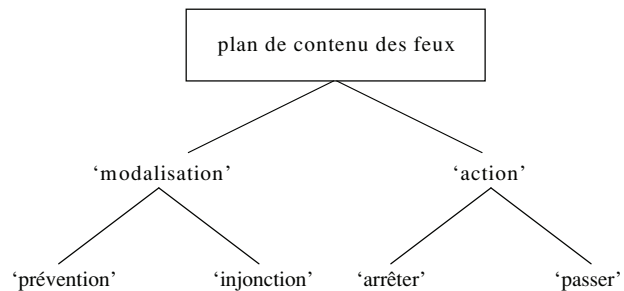


Fig. 8 : Système à deux rangs du plan de contenu des feux de signalisation

4. Selon l’acception de ce mot prévalant dans l’expression *prévention routière*.

Or cette analyse d'un système de contenu à deux rangs n'est pas seulement plus adéquate aux manifestations relevées dans les pratiques des feux de signalisation. Elle est aussi plus aboutie selon les préceptes théoriques édictés par Hjelmslev dans le *Résumé* : elle comprend un plus grand nombre de catégories pour un plus grand nombre total de dérivés irréductibles que l'analyse d'un système de contenu à un rang (voir *Résumé*, 1975, p. 65, Principe 6 : principe de description exhaustive). D'ailleurs, il est facile de constater que l'analyse du système à un rang peut être prolongée en tenant compte du fait que la modalisation impérative est commune aux deux éléments « *stop* » (« arrêtez ») et « *proceed* » (« avancez » ou « passez »). La seconde analyse est par conséquent meilleure que la première car elle est plus aboutie ; elle est au demeurant la meilleure possible parce qu'elle est exhaustive.

Comme annoncé, en fonction du trait de non-conformité accordé aux plans de langage, les feux de signalisation ne constituent pas, selon Hjelmslev, un langage :

Il arrive qu'on trouve des correspondances rigoureuses entre toutes les relations du plan du contenu et de celui de l'expression : c'est le cas des feux de signalisation et de l'horloge simple qui ne sonne que les heures (*Struct.*, p. 230).

La conclusion concorde avec la version du tapuscrit (avant les ajouts correctifs), où l'analyse du plan de l'expression comme celle du contenu comptent chacune quatre parties (syntagmatiques) et trois membres (paradigmatiques). Pour les versions publiées, l'accord avec cette conclusion est plus délicat. La version anglaise, conformément aux corrections ajoutées sur le tapuscrit, donne pour chaque plan quatre parties et quatre membres, assignant aux feux de signalisation une conformité non linguistique, mais elle ne parvient pas à construire une argumentation cohérente à partir de laquelle ce résultat puisse être déduit. La version française, en revanche, donne à voir trois éléments paradigmatiques de l'expression pour quatre éléments paradigmatiques du contenu, en raison de quoi elle ne permet pas d'aboutir à la conclusion attendue.

Alors, finalement, langage ou pas langage ? Une fois écartées les difficultés philologiques et rétablies les lacunes analytiques (dont nous n'avons montré ici qu'un aperçu), la question demeure pendante. Le critère de non-conformité reste insuffisamment défini. S'il s'agissait de trouver

uniquement des correspondances « rigoureuses » (c'est-à-dire une à une – *a one-to-one correspondence*, dans la version originale) entre l'expression et le contenu, alors les feux de signalisation seraient déjà à considérer comme un langage, car il n'y a pas de correspondance une à une entre l'« injonction » et une expression (qui peut être aussi bien *vert* que *rouge*) et il n'y en a pas non plus entre l'*orange* et un contenu (qui peut être soit « préparez-vous à arrêter » soit « préparez-vous à passer »). Précédemment, Hjelmslev avait avancé un critère quelque peu plus précis :

Les contenus de signe et les expressions de signe peuvent donc être analysés en *composantes de signe*, c'est-à-dire en contenus qui ne sont pas liés à une expression précise, et en expressions qui ne sont pas liées à un contenu précis ; et ces composantes de signe peuvent commuter (*Struct.*, p. 218).

L'explication reste néanmoins insuffisante pour rejeter les feux de signalisation hors de la classe des langages. « Injonction » et « prévention » sont des composantes de signe, non liées à des expressions précises et qui commutent en effet (associées à « passer », elles sont corrélées respectivement à *vert* et à *orange*). En fait, toute définition du critère de non-conformité par un test de correspondance risque de décevoir au regard des applications attendues, car il suffit de la présence d'une catégorie pour le déjouer. À ce titre, toute analyse continue, dans laquelle on compte plus d'un rang d'analyse, conduirait à l'établissement d'un langage.

Dans les *Prolégomènes*, le critère est mieux défini, quoique d'une manière plus technique :

Deux fonctifs sont dits conformes si n'importe quel dérivé particulier d'un des fonctifs contracte exclusivement les mêmes fonctions qu'un dérivé particulier de l'autre fonctif et inversement (p. 141).

Testons-le sur une fonction assignée aux feux de signalisation. Soit *vert* et « injonction de passer », respectivement fonctif d'expression et fonctif de contenu d'une fonction sémiotique : étant donné que *vert* ne se décompose pas en dérivés, il est clair qu'il contractera exclusivement la même fonction avec n'importe quel dérivé du fonctif de contenu. En revanche, il n'est pas vrai que « injonction » ni « passer », dérivés particuliers du fonctif de contenu, contractent chacun une même fonction *exclusivement* avec *vert* : « injonction » contracte la même fonction avec *rouge*,

« passer », avec *orange*. Le critère n'est pas observé, ce qui devrait suffire, par conséquent, à faire des feux de signalisation un langage.

En réalité, si l'on tient à ce que les feux de signalisation ne constituent pas un langage, il faut accorder au plan de l'expression un statut spécifique. Un tel statut est dénié par Hjelmslev, qui prétend que les appellations des plans comme expression et contenu sont arbitraires, choisies seulement en conformité avec la tradition, et que les plans eux-mêmes ne connaissent aucune spécificité préalable à leur analyse. Pourtant, l'analyse qui vient d'être effectuée sur le plan du contenu ne saurait être conduite de la même manière sur le plan de l'expression. Deux raisons apparaissent aussitôt pour s'en convaincre. Premièrement, sur le plan de l'expression, les éléments ne commutent pas puisque la séquence des feux de signalisation est absolument unique et régulière. Deuxièmement, et corollairement, il est impossible que l'analyse syntagmatique enregistre des rections entre des catégories de fonctifs d'expression, puisque les catégories supposent des éléments commutables. Pour ces deux raisons, non seulement il est possible mais il paraît même légitime de considérer que les feux de signalisation ne constituent pas un langage : leur plan d'expression ne rencontre pas deux des traits fondamentaux, la commutation et la rection, que Hjelmslev accorde à celui-ci.

Ainsi qu'on le voit, l'état inachevé du texte implique des enjeux considérables. D'une part, l'aspect systéma-

tique des arguments développés dans le texte de Hjelmslev permet à l'éditeur de tableer sur un principe de cohérence théorique d'ensemble, non seulement afin de choisir entre différentes versions génétiques, mais encore pour modifier et compléter des lacunes. Cependant, d'autre part, les hésitations inhérentes à l'analyse des feux de signalisation renvoient à d'authentiques problèmes non résolus dans la théorie du langage. Il importe alors, assurément, de garder dans le travail éditorial une trace de ce caractère problématique. Faute de quoi, la pensée hjelmslévienne risque d'apparaître péremptoire et dogmatique, ce que des commentateurs qui n'ont pas eu les manuscrits sous les yeux ont souvent déploré...

Références bibliographiques

HJELMSLEV Louis

1971, *Prolégomènes à une théorie du langage* suivi de *La Structure fondamentale du langage*, Paris, Éditions de Minuit [2^{de} édition révisée].

1973, *Essais linguistiques II. Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XIV, Copenhague, Nordisk Sprog-og Kulturforlag.

1975, *Résumé of a Theory of Language. Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, XVI, Copenhague, Nordisk Sprog-og Kulturforlag [traduction française partielle dans *Nouveaux Essais*, Paris, PUF, 1985, p. 87-130].

SÉMIR BADIR (1968) est maître de recherches du FNRS à l'Université de Liège. Ses recherches portent principalement sur l'épistémologie sémiotique dans ses rapports avec la linguistique, la logique et la philosophie des sciences. Il est l'auteur de *Hjelmslev* (Belles-Lettres, 2000), *Saussure. La langue et sa représentation* (L'Harmattan, 2001), *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev* (PUF, à paraître). Il a codirigé une dizaine d'ouvrages et numéros de revue (*Protée, Semen, Semiotica, Visible...*).
Semir.Badir@ulg.ac.be

Résumés

Entre édition, traduction et interprétation de l'inachevé

De notes préparatoires rédigées pour un cycle de conférences données par Hjelmslev à Londres en 1947, et d'un tapuscrit établi à partir de ces notes en vue d'une publication qui n'a pas abouti, des éditeurs ont proposé un texte, d'abord en traduction française sous l'intitulé « La structure fondamentale du langage » (1968), puis dans une version originale anglaise sous l'intitulé « The Basic Structure of Language » (1973). Dans cet article, nous examinerons les choix éditoriaux qui ont paru devoir être faits en raison de l'état d'inachèvement dans lequel s'offraient les sources manuscrites. Nous verrons également quelles conséquences ces choix peuvent avoir pour l'interprétation, non seulement au regard de la cohésion sémantique du texte mais encore en fonction de la cohérence de la théorie qui est censée s'y illustrer.

Based on some preparatory notes for a series of lectures Hjelmslev gave in London in 1947 and a typescript drawn from these notes for an aborted publication, publishers proposed a text, first in a French translation titled "La structure fondamentale du langage" (1968) and then in an English version as "The Basic Structure of Language" (1973). In this article we examine the editorial options that were apparently imposed by the incompleteness of the manuscript sources. We shall also see the consequences of these choices for the interpretation, not only from the viewpoint of the text's semantic cohesion but also with respect to the coherence of the theory supposedly displayed there.

Aus Vorbereitungsnotizen zu einem von Hjelmslev 1947 in London gehaltenen Vortragszyklus und einem daraus erstellten Typoskript im Hinblick auf eine nicht abgeschlossene Publikation wurde von Editoren ein Text herausgegeben, zuerst als französische Übersetzung unter dem Titel „La structure fondamentale du langage“ (1968), später in der englischen Originalversion mit dem Titel „The Basic Structure of Language“ (1973). Im vorliegenden Artikel werden die editorischen Entscheidungen untersucht, welche angesichts des unfertigen Zustands der handschriftlichen Quellen von den Herausgebern getroffen werden mussten. Außerdem werden die Konsequenzen aufgezeigt, welche diese Entscheidungen für die Interpretation haben können, nicht nur hinsichtlich der semantischen Kohäsion des Textes, sondern auch in Bezug auf die Kohärenz der darzustellenden Theorie.

A partir de las notas preparatorias redactadas para un ciclo de conferencias dictadas por Hjelmslev en Londres en 1947, y de un dactiloscrito establecido a partir de esas notas para una publicación que no se realizó, los editores propusieron un texto, primero en traducción francesa, titulado "La structure fondamentale du langage" (1968), luego en una versión original en inglés con el título "The Basic Structure of Language" (1973). En este artículo, examinaremos las decisiones editoriales que debieron ser tomadas teniendo en cuenta el carácter inacabado de las fuentes manuscritas. Veremos también las consecuencias que estas decisiones pueden tener para la interpretación, no solamente desde el punto de vista de la cohesión semántica del texto, sino también en función de la teoría que supuestamente deben ilustrar.

A partir das notas preparatórias redigidas para um ciclo de conferências dadas por Hjelmslev em Londres em 1947, e de um dactiloscrito organizado a partir dessas notas para uma publicação que não aconteceu, os editores propuseram um texto, primeiro em tradução francesa com o título "La structure fondamentale du langage" (1968), seguidamente numa versão original inglesa intitulada "The Basic Structure of Language" (1973). Neste artigo, examinamos as opções editoriais que pareceram dever ser feitas face ao estado inacabado em que se apresentavam as fontes manuscritas. Vemos igualmente as consequências dessas opções sobre a interpretação, não só em relação à coesão semântica do texto, mas ainda em função da coerência da teoria que ele é suposto ilustrar.

Le note preparatorie redatte da Hjelmslev per un ciclo di conferenze a Londra nel 1947 e un dattiloscritto a partire da queste note, in vista di una poi non realizzata pubblicazione, sono stati editi in francese (1968), con il titolo "La structure fondamentale du langage", e poi in versione originale inglese (1973) con il titolo "The Basic Structure of Language". In questo articolo si esaminano le scelte editoriali che si dovettero fare a causa dell'incompletezza degli originali. Vedremo inoltre quali conseguenze tali scelte hanno avuto per l'interpretazione, non soltanto riguardo la coesione semantica del testo ma anche in funzione della coerenza della teoria che doveva presentare.